

FRANÇOIS PIERETTI

SALTIMBANQUES

VIVIANE HAMY

1

Gabriel n'a pas toujours été l'inconnu qu'il est devenu par la force des choses. Je me souviens d'un garçon vif, doué de ses mains, mais que d'incessantes querelles entre mon père et moi ont terni, au fil des années. Vers ses dix ans, lorsque j'ai quitté le domicile familial à la suite d'une énième empoignade, il était déjà devenu l'enfant froid et distant dont j'ai gardé le souvenir. Un exemple d'enfance gâchée. Il s'est passé trois ans avant que je revoie mon père et nous ne nous sommes plus jamais adressé la parole, à part quelques brèves mondanités qui ne servaient qu'à épargner à un public désolé notre méfiance mutuelle. À cette époque, Gabriel avait décidé de ne plus me voir : il s'arrangeait toujours pour être sorti lorsque je venais rendre de courtes visites à ma mère. Elle ouvrait la porte et son sourire gêné me suffisait pour comprendre. Nous nous sommes croisés, une fois. Il devait avoir quinze ou seize ans, je sortais de la maison. À ma vue, il s'était immobilisé et j'avais senti son regard me traverser de part en part. Il n'avait pas bougé. J'avais levé une main timide pour le saluer, sans résultat. Je n'avais pas cherché à lui adresser la parole. C'est sans doute la dernière image que j'ai de lui : un adolescent immo-

bile, me fixant de ses yeux grands ouverts, prêt à fuir au moindre mouvement. Il avait déjà rejoint sa troupe de saltimbanques alors, tentait de se faire pousser la barbe. Certains soirs, à ce que m'avait dit ma mère au téléphone, le groupe faisait de grands spectacles de feu dans les localités alentour, pour les fêtes de village. Je n'avais pas croisé de jongleurs pendant mon adolescence, mais c'était peut-être que je ne les cherchais pas encore. J'ai rassemblé mes affaires éparses et les ai fourrées dans un vieux sac de voyage que je m'obstinais à garder depuis des années. Je ne quittais rien d'important. Quelques connaissances qui oubliaient de rappeler, d'autres qui ne rappelleraient pas. J'étais parti à la mauvaise époque, et je n'avais jamais su m'accrocher au point de faire fonctionner ce mécanisme de fraternité qui liait certaines personnes entre elles. Mes amis d'enfance avaient grandi, m'en avaient voulu lorsque j'étais parti et puis m'avaient oublié, s'étaient mariés et avaient fait des enfants. Aujourd'hui, mon nom ne leur évoquait plus rien, tout au plus amenait-il à leurs lèvres le sourire indulgent qu'on a au souvenir d'années honteuses. C'était il y a bien longtemps. J'étais devenu leur « Comment s'appelait-il ? ».

À vingt-huit ans, j'avais achevé sans briller des études qui ne me servaient à rien et vivais depuis de petits boulots dont je ne retirais aucune satisfaction personnelle, tout au plus un rectangle de papier blanc où était inscrite une somme ridicule, à chaque fin de mois. Je me regardais vieillir. À mon départ du domicile familial, je n'avais aucun plan fixe. Le fantasme de partir en Bretagne, une fois l'argent amassé, d'y louer une maison, mais la capitale ne m'avait pas apporté plus de réponses, juste une lenteur propre

aux vies qu'on a du mal à bouleverser. J'avais choisi un job au hasard, pour une grande chaîne de librairies qui reprenait les livres d'occasion. Lorsque j'étais venu la première fois, les bras chargés de deux sacs à écouler, j'avais observé le manège des manutentionnaires et je m'étais dit qu'il y avait peut-être là un travail à prendre, en attendant. Il fallait que je paye mon titre de transport et je n'avais plus d'argent. Je n'avais pas lu les grands volumes sur l'Égypte et les pharaons qu'on m'avait offerts, plus jeune, sans me connaître. Je n'avais pas fait de sentiment. Le tout m'avait rapporté une soixantaine d'euros, pas même assez pour me payer la carte, mais j'avais attendu la fin de journée assis sur un banc, et, lorsque le patron était sorti, j'étais allé lui parler. J'étais surpris qu'il m'engage : il m'avait confié plus tard que j'étais tombé au bon moment, qu'un de ses gars était parti le matin même et que je lui évitais les entretiens d'embauche, qu'il détestait. Nous nous étions pris d'affection avec le temps, comme j'avais fini par saluer et connaître les hommes et femmes noirs qui traînaient avec leur camionnette devant le magasin et récupéraient en dernière chance les ouvrages que nous refusions aux clients. Ils les démarchaient à leur sortie de la boutique, leur assuraient que les livres partiraient pour les enfants en Afrique, et les clients, bien contents de se débarrasser du poids mort, ne posaient pas de questions. Le prix du papier au kilo était dérisoire, mais ça faisait un peu d'argent : tout partait à la broyeuse. Je suis passé voir Solal, mon patron, à la boutique, dans l'après-midi, et lui ai expliqué la situation. J'avais des jours à poser et il n'a pas bronché.

J'ai roulé cinq heures durant vers le Sud-Ouest et ne me suis arrêté qu'à la nuit tombante, sur une aire

de service moribonde. Il faisait froid, une fois le soleil passé derrière les bâtiments. Je suis resté un moment sans bouger, au volant. Devant le pare-chocs, quelques lapins de garenne étaient sortis de leur trou et s'agitaient sur le talus. Je les ai klaxonnés du poing, et, en une seconde, me suis retrouvé seul. Dans mon rétroviseur, la porte de la station s'est ouverte et une jeune fille apparut. Elle portait un uniforme rouge et une casquette assortie, à l'arrière de laquelle elle avait glissé sa queue-de-cheval comme une réminiscence de cour d'école. Elle venait à ma rencontre, probablement convaincue par le Klaxon d'un désir d'assistance. Je suis descendu de la voiture.

– Désolé, un faux mouvement...

Elle s'est arrêtée de marcher à quelques mètres de moi.

– J'avais cru que vous m'appeliez. On sait jamais, je suis venue.

Elle avait un livre à la main.

– Il faut que j'y retourne.

– Bien sûr.

J'ai attendu une minute avant de lui emboîter le pas. Nous étions peu nombreux, dans la boutique, à cette heure avancée de la soirée. Derrière son comptoir, elle jouait distraitement avec un stylo et lisait en diagonale. De l'autre côté de la salle, je buvais par pur automatisme un café-machine. Après avoir jeté le gobelet, j'ai levé les yeux vers elle et l'ai détaillée. On pouvait travailler derrière le comptoir d'une station-service, à nos âges, ou était-ce un emploi de vacances, offert par une tante gérante ou employée ? Elle s'est sentie observée. J'ai pris un paquet de chewing-gums et l'ai rejointe pour le poser sur le comptoir.

– Vous lisez quoi ?

Elle a relevé les yeux pour me dévisager, évaluant probablement mon niveau de dangerosité et a répondu :

– C'est un conte russe.

– Et ça finit bien ?

– J'en suis qu'au début.

Je me suis rappelé des cours à la faculté, des options choisies au hasard dont je n'avais gardé que des bribes vaporeuses. En Russie, on enterrait un corps petit à petit, par paliers progressifs. L'*otpievanie*, cérémonie religieuse, était toujours magnifique, composée uniquement de chants rituels très lents et très beaux.

– Vous me feriez la lecture ?

– Ça fait deux euros dix pour les chewing-gums.

J'ai fouillé dans ma poche en tâchant de me reprendre.

– Pardon. Je ne voulais pas vous déranger.

J'ai traîné un peu dans la station-service. L'air, brouillé par les ondes hésitantes d'une radio commerciale, aspiré et recraché par les ventilateurs, jouait dans la salle, animant les mèches grasses des routiers comme celles qui s'échappaient de la nuque de la vendeuse. Je me suis demandé à quoi elle pouvait bien penser, seule à compter les secondes au milieu d'un de ces départements perdus du Centre qu'on ne semble pouvoir que traverser.

Sur un coup de tête stupide, j'avais ajouté une bouteille d'alcool, un peu honteux devant la vendeuse qui en avait vu d'autres. Je l'ai balancée sur le siège passager, en m'asseyant. Au volant, démarrer le moteur m'a semblé une épreuve insurmontable. Sans que j'arrive à comprendre pourquoi, j'étais saisi de vertige. Il y avait des dizaines de choses que je ne savais pas, auxquelles on ne saurait me répondre. Je n'avais pas

parlé à mon frère depuis des années mais je pensais reprendre contact avec lui un jour. Ça avait été rapide. Hier, en de bien courtes secondes, il avait laissé sa place à un cadavre encore ivre, sur le bord d'un fossé. Je n'avais eu aucun mal à reconnaître la voix de mon père sur la messagerie de mon téléphone portable.

Il suffisait de tourner la clef pour établir le contact, et puis faire une marche arrière, et s'en aller. J'allais lancer le moteur lorsque la porte de la boutique s'est ouverte, et que la vendeuse est sortie. Elle avait terminé son service et portait à la place de sa tenue de travail un simple jean et un haut. Elle s'est dirigée vers son véhicule et j'ai retiré ma main de la clef, avant d'ouvrir la fenêtre. Elle avait peut-être un appartement, pas trop loin, dans le centre-ville d'une agglomération inconnue. À ma hauteur et sans cérémonie, elle s'est postée à ma fenêtre et a demandé :

– Vous allez où ?

– Plus au sud. J'ai une *otpievanie*.

Elle m'a dévisagé sans comprendre pourquoi je ne continuais pas ma lamentable manœuvre d'approche engagée plus tôt, mais je n'en avais plus envie. Nous nous sommes souri maladroitement en pensant aux heures que nous allions manquer, et puis elle s'est éloignée. Je l'ai regardée partir avant d'allumer le moteur. Encore les lapins de garenne. J'avais lu une chose terrifiante à leur sujet : un des seuls cris qu'ils poussaient était un glapissement bref et strident, lorsqu'ils comprenaient qu'ils allaient mourir. Mon cerveau avait une propension déraisonnable à retenir ce genre de détails stupides et glaçants. J'ai engagé la Clio le long de la voie, vers l'autoroute. De grands peupliers cachaient la lune. J'ai ralenti en arrivant à sa hauteur.

– Comment tu t'appelles ?

Elle s'est retournée et a souri. Enjouée, elle m'a lancé une réponse, mais un camion est passé à côté de nous et je n'en ai pas saisi une syllabe. Elle m'a regardé et s'est fendue d'un dernier sourire avant de s'engouffrer dans sa voiture. Sur l'autoroute, elle m'a dépassé et puis elle a pris la première sortie. C'était peut-être un reflet, mais il m'a semblé qu'elle avait levé la main pour me dire au revoir.

J'ai roulé plusieurs heures sans garder la notion du temps, cette nuit-là. J'ai pensé à la fille aux contes russes, sur quelques kilomètres, et puis elle est sortie de mon esprit pour rejoindre la masse flottante de mes souvenirs. Elle resurgirait, dans une semaine, un mois ou dix ans, sans que je puisse m'en expliquer la raison. J'ai émergé de ma torpeur en reconnaissant la nationale sur laquelle je m'étais engagé. En quittant la voie rapide, mon père prenait toujours ce raccourci pour rentrer à la maison. Derrière lui, encore enfant, je comptais les peupliers avec la certitude qu'il en disparaîtrait si j'oubliais de faire mon inventaire. Il fumait ses dernières cigarettes alors, avant qu'un médecin sinistre ne lui plaque sous le nez une radio de ses poumons. C'était aussi avant que n'émergent nos premières discordes, nos premières empoignades. À la fin, tout était prétexte à échauffourée. La moindre discussion, la moindre prise de position, la moindre opinion. Le malaise qui nous séparait était profond : il avait fallu du temps et de la distance pour que mon père accepte de me reparler, plus de temps et de distance encore pour que j'accepte de revenir, pour l'amour de ma mère. J'avais loué une chambre de bonne à Paris. Ils n'ont jamais appris l'enfer qu'avait été mon installation dans la capitale, tout drapé que j'étais dans mon orgueil imbécile.